

# LOVESONG

JANE SANDERSON

ROMAN



*ACTES SUD*





Titre original :

*Mix Tape*

Éditeur original :

Bantam Press, Penguin Random House UK, 2020

© Jane Sanderson, 2020

Illustration du couple : © Sophie Villa

© ACTES SUD, 2022

ISBN 978-2-330-16672-4

JANE SANDERSON

# Lovesong

roman traduit de l'anglais  
par Maya Blanchet

*ACTES SUD*



## Playlist d'Ali et Dan



“PUMP IT UP” ELVIS COSTELLO & THE ATTRACTIONS  
“PICTURE THIS” BLONDIE  
“WAITING FOR A MIRACLE” THE COMSAT ANGELS  
“I DIDN’T SEE IT COMING” BELLE AND SEBASTIAN  
“THINKIN BOUT YOU” FRANK OCEAN  
“SO FAR AWAY” CAROLE KING  
“LET’S DANCE” M. WARD  
“WILD IS THE WIND” DAVID BOWIE  
“NORTHERN SKY” NICK DRAKE  
“FROM THE MORNING” NICK DRAKE  
“ROAD” NICK DRAKE  
“I FALL APART” RORY GALLAGHER  
“I’M NOT SURPRISED” RORY GALLAGHER  
“DO I WANNA KNOW?” ARCTIC MONKEYS  
“OPEN UP YOUR DOOR” RICHARD HAWLEY  
“I GO TO SLEEP” THE PRETENDERS  
“GO DOWN EASY” JOHN MARTYN  
“YOU’RE THE BEST THING” THE STYLE COUNCIL  
“SOMEONE LIKE YOU” VAN MORRISON  
“A CASE OF YOU” JONI MITCHELL  
“SUNSHINE SUPERMAN” DONOVAN  
“I WANT YOU” ELVIS COSTELLO & THE ATTRACTIONS  
“I CLOSE MY EYES AND COUNT TO TEN” DUSTY SPRINGFIELD

Retrouvez la playlist d’Ali & Dan

sur Spotify :



[spoti.fi/3KuDuKW](https://spoti.fi/3KuDuKW)

sur Deezer :



[bit.ly/3tFY8Sr](https://bit.ly/3tFY8Sr)

sur Youtube :



[bit.ly/3Kpidm2](https://bit.ly/3Kpidm2)





*Pour Melanie.*



SHEFFIELD,  
23 DÉCEMBRE 1978

*Les voici, au point de départ, tout jeunes, qui descendent les rues sombres de Sheffield au cœur de l'hiver : Daniel Lawrence et Alison Connor. Il a dix-huit ans, elle seize, on est samedi soir et ils se rendent ensemble à la soirée de Noël de Kev Carter ; ils ne se sont pas dit grand-chose depuis qu'il l'a retrouvée à la sortie du bus, mais chacun est douloureusement conscient de l'autre. La sensation de la main d'Alison dans la sienne est trop bonne pour qu'il s'agisse d'une simple main, la présence de Daniel à ses côtés lui donne la bouche sèche et fait battre son cœur trop vite, trop près de sa peau. Ils marchent d'un même pas sur le trottoir, il n'y a pas loin de l'arrêt de bus à la maison de Kev si bien que rapidement le silence entre eux se remplit des pulsations de la musique, et il baisse le regard juste au moment où elle lève les yeux, ils sourient, et il sent alors pulser ce désir pur qui le traverse dès que les yeux d'Alison se posent sur lui. Quant à elle... eh bien, elle ne se rappelle pas avoir connu un tel bonheur.*

La porte d'entrée de Kev était ouverte sur la nuit, la lumière et la musique se répandaient sur les herbes et les drapeaux craquelés de l'allée du jardin. Kev était l'ami de Daniel, pas d'Alison – ils n'étaient pas dans le même bahut –, et comme elle était un peu en retrait au moment où il entra, on aurait dit qu'il la tirait derrière lui. Elle aimait l'idée d'être entraînée dans la pièce par ce garçon, comme ça tout le monde voyait qu'elle était à lui, et lui à elle. La platine cassettes passait "Picture This" de Blondie beaucoup trop fort, ce qui créait de la distorsion et des vibrations. Alison aimait ce morceau, elle n'avait qu'une envie, enlever son manteau, se servir un verre et danser. Mais presque

aussitôt Daniel lâcha sa main pour faire signe à Kev à l'autre bout de la pièce, lui crier quelque chose par-dessus la musique avant de rigoler de sa réponse. Il hocha la tête et lança un "Ça va ?" à Rob Marsden, puis adressa un autre signe de tête et un sourire à Tracey Clarke, qui le lui rendit d'un air entendu. Elle était adossée au mur, seule, près de la porte de la cuisine, comme si elle attendait le bus. Une clope à la main, une canette de Strongbow dans l'autre, cheveux châtain clair coiffés à la Farrah Fawcett, rouge à lèvres prune, et regard souligné d'un trait de khôl qui s'attardait sur Alison, froid et appuyé. Tracey tira une longue taffe et souffla la fumée sur le côté.

"Tu sors avec lui ?" demanda-t-elle en désignant Daniel de la tête. Tracey, plus vieille, plus adulte, déjà plus vierge, de l'argent à elle et un petit ami avec une voiture. Alison, qui ne connaissait pas cette fille, se mit à rougir – impossible de s'en empêcher – et répondit que oui. Daniel était maintenant hors d'atteinte, alors Alison fixa son regard sur l'arrière de sa tête brune en priant pour qu'il se retourne. Tracey leva un sourcil et eut un sourire narquois. La fumée flottait entre elles. Les chaussures d'Alison lui faisaient un mal de chien.

"Tu ferais bien de l'avoir à l'œil, dit Tracey. Il est très demandé." Le silence retomba lorsque Alison ne répondit rien, puis Tracey haussa les épaules et lança : "Pour boire, c'est par là."

Elle voulait dire la cuisine derrière elle, et par la porte Alison vit du monde agglutiné autour d'une table en formica vert, des bouteilles, des chips et des gobelets en plastique dans tous les coins. Elle se déroba à l'attention vaguement malveillante de Tracey pour se frayer un passage dans la pièce, en se disant que Daniel aurait quand même pu lui servir un verre. Aurait *dû* lui en servir un. Mais bon, il avait été réquisitionné par toutes ces personnes qu'il connaissait, et pas elle. Maintenant c'était Jilted John sur la compil, alors soudain tout le monde chantait mais plus personne ne dansait, et derrière elle toujours plus de gens se pressaient dans la minuscule cuisine. Les visages ne lui disaient rien, pourtant elle devait bien connaître quelqu'un dans cette pièce bondée. Elle s'approcha lentement de la table où se trouvait l'alcool, sans pouvoir ignorer une forte odeur de cigarette et de cidre, quand soudain : celle du déo Old Spice.

“Ça va, Alison ?”

Elle regarda autour d'elle et vit Stu Watson, hyper sûr de lui, qui frimait dans sa chemise en jean au col relevé et son t-shirt arborant le visage renfrogné de Joe Strummer. À tous les coups il n'était même pas capable de citer une seule chanson des Clash, mais elle était quand même contente de voir une tête connue. De ses petits yeux vifs, Stu la détailla d'un air satisfait.

“Ça a l'air d'aller en tout cas, dit-il.

— Et toi t'as l'air bourré, Stu.

— Tu viens d'arriver ?

— À ton avis, répondit-elle en montrant son manteau. Mais t'es là depuis un bon bout de temps, toi, à ce que je vois.

— Ch'uis un lève-tôt, moi, dit Stu. Tu bois quoi ?

— Rien, encore. Un martini, peut-être.”

Stu fit la grimace. “Putain, comment tu peux boire cette merde ? Ça a un goût de médoc.”

Alison l'ignora. Elle avait trop chaud mais ne savait que faire de son manteau dans cette maison inconnue, alors elle le laissa glisser un peu en dessous de ses épaules, et les yeux de Stu se perdirent sur cette étendue de peau fraîchement exposée, sa gorge, sa nuque. Alison tourna la tête à la recherche de Daniel, qu'elle vit : toujours dans le salon, il ne la cherchait pas mais parlait avec une autre fille. Mandy Phillips. Alison l'avait déjà vue dans le bus. Minuscule comme une enfant, boucles teintes au henné, petit nez de fée espiègle, tête renversée offerte à Daniel, elle était comme baignée de lumière par l'attention qu'il lui portait. Il avait les bras croisés et il y avait un espace entre lui et Mandy mais, visiblement, il n'avait d'yeux que pour elle. Tandis qu'Alison les observait, Mandy tendit le bras pour prendre Daniel par l'épaule et l'attirer à elle, mit son adorable main en coupe et lui glissa quelque chose à l'oreille. Daniel lui fit son sourire caractéristique : un demi-sourire presque hésitant. Ses cheveux, longs et bruns, lui tombaient sur les yeux, et Alison avait envie de les toucher.

Stu regardait dans la même direction. “Moi, c'est Mandy. Em-mène-moi, singea-t-il. Enfin, baise-moi, plutôt.

— Oh, dégage, Stu”, lâcha Alison. Elle fit volte-face, s'empara d'une bouteille de martini rouge sur la table, se servit une rasade

dans un gobelet et but une longue gorgée. Il n'avait pas tort, c'était effectivement dégueulasse, amer, et en même temps très familier, alors elle en but encore, puis elle s'essuya la bouche d'un revers de main, abandonna son gobelet sur la table et enleva son manteau avant de le suspendre à une chaise. Elle avait aux pieds des Wranglers qu'elle avait portées dans un bain chaud pour les faire rétrécir jusqu'à devenir une seconde peau, et un nouveau chemisier super beau, mais vraiment dingue ; elle ne savait que ça, d'ailleurs : elle avait passé suffisamment de temps à se regarder dans le miroir de la chambre. Il était blanc, avait l'aspect et le toucher tout doux du satin, et elle avait défait un bouton supplémentaire depuis qu'elle était sortie de chez elle. Stu ne pouvait détacher ses yeux d'elle, mais elle ne lui accorda pas même un regard tandis qu'elle reprenait son verre et buvait une nouvelle gorgée avant de fendre la foule pour sortir de la cuisine.

Alison parlait avec Stu Watson, une vraie fouine ce gars, un mort de faim, avec ses yeux avides et ses tentacules baladeurs. Daniel les apercevait tous les deux dans la cuisine, et il était coincé là avec Mandy Phillips dont les yeux manipulateurs s'emplirent de larmes au moment de lui avouer que Kev Carter l'avait larguée le soir même, à sa propre fête, le salaud. C'est ce qui arrivait toujours à Daniel. Les filles s'accrochaient à lui et s'épanchaient. Pas besoin de les encourager, elles sentaient quelque chose chez ce garçon – que pas même lui n'aurait su définir – et elles se mettaient à parler en boucle. Toutes sauf... Alison Connor. Il lui avait demandé si elle voulait sortir avec lui et elle avait répondu oui, mais dans les deux jours qui avaient suivi, c'est à peine si elle lui avait adressé la parole les rares fois où ils s'étaient vus, et malgré tout il la voulait près de lui, il savait que c'était une bonne chose, il savait qu'elle avait quelque chose de particulier. Mais là, dans la cuisine, elle en avait déjà plus dit à ce satané Stu Watson qu'à lui. Et pendant ce temps-là, Mandy ressassait la même histoire triste et il voyait très bien où tout ça menait : un "Allez..." suivi d'un "Pourquoi pas", puis un baiser, une promesse. Kev faisait le con pour attirer son attention, pouces levés, comme si Daniel avait besoin de récupérer ses rebuts. Pour Kev Carter, la vie n'était qu'un vaste jeu ; bien sûr

il avait largué Mandy ce soir – il n’était pas contre un peu de mélodrame, et puis quel intérêt de savoir à l’avance dans quelle culotte on allait mettre la main ?

À présent c’était “Night Fever” que crachaient les enceintes et Mandy commençait à bouger les épaules en rythme. Il y avait au centre de la pièce une rangée de filles qui peaufinaient leurs pas de danse à la Travolta, et une rangée de garçons qui les regardaient, déconnaient et tentaient de les imiter. Mandy tira Daniel par l’épaule, celui-ci se pencha sur elle pour qu’elle puisse à nouveau mettre sa petite main en coupe autour de son oreille.

“Tu veux danser ?” susurra-t-elle, l’haleine chaude.

Comme il n’avait pas saisi, il se dégagea et lui sourit. “Quoi ?

— Tu veux...” Elle marqua une pause, tout sourire. “Tu sais bien... danser...” Elle avait incliné la tête avant de prononcer le mot “danser” d’une façon qui suggérait bien plus que cela. Fini les larmes. Kev, c’était de l’histoire ancienne.

“Non”, répondit Daniel et il fit un pas en arrière. Il regarda en direction de la cuisine en quête d’Alison mais ne la vit pas, non plus que Stu. Il aurait dû rester avec elle, la débarrasser de son manteau, aller lui chercher un verre, et il se maudissait de s’être retrouvé mêlé à la petite crise de Mandy.

“Quoi ?” lança Mandy, assez fort maintenant pour être entendue par-dessus la musique sans avoir à lui souffler dans l’oreille. Préoccupé par l’absence d’Alison, Daniel balaya la pièce du regard tout en répondant : “Non, Mandy, j’ai aucune envie de danser avec toi.” Il était en panique, allant jusqu’à se demander si Alison était toujours là. Peut-être qu’elle avait déguerpi. Il aurait voulu mieux la connaître, savoir comment elle fonctionnait.

“T’es qu’un connard, Daniel Lawrence”, cria Mandy avant de lui envoyer une gifle, sans trop d’effet vu qu’elle était saoule. Ses ongles lui avaient quand même égratigné la joue.

“Mais putain, Mandy !” lâcha-t-il en la dévisageant, incrédule.

Des larmes commodes et insignifiantes coulèrent puis elle tourna les talons, à la recherche d’une nouvelle épaule, et Daniel se toucha la joue à l’endroit où ça piquait. Bon Dieu. Et dire qu’il n’avait même pas pris une bière, encore. Quelle soirée de merde. Il s’avançait vers la cuisine quand les Bee Gees furent brutalement réduits au silence parce que Kev avait arraché la cassette

pour en mettre une autre, alors soudain la pièce fut envahie par les basses et les percus appuyées de l'intro de "Pump It Up", et Daniel en fut rivé au sol, attendant plein de révérence que la voix d'Elvis Costello se faufile dans les méandres de son cerveau.

Et bon sang, Alison était là. Elle dansait, seule au milieu des autres. Elle avait enlevé ses chaussures et dansait donc pieds nus, les yeux fermés, sans bouger les pieds du tout, le reste du corps tout entier pris par la musique, et ses bras traçaient de merveilleuses formes au-dessus de sa tête, déchaînés. Elle dansait comme personne. Elle dansait d'une façon que les autres avaient envie de copier, mais dès qu'ils parvenaient à choper un mouvement, elle en changeait, bougeait, faisait quelque chose de différent, sans que ses pieds décollent du sol. Daniel l'observait, subjugué. De toute sa vie il n'avait jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi décomplexé, et putain, d'aussi carrément sexy.



ÉDIMBOURG,  
10 OCTOBRE 2012

Rien de plus facile que de repérer un journaliste à un concert. Debout au fond, rien à boire, l'air de celui qui a déjà tout vu et tout entendu, et sorti de la salle à la seconde où le dernier morceau se termine. Dan Lawrence était l'un d'eux et c'était encore lui, au Queen's Hall, qui regardait Bonnie "Prince" Billy chanter la mort de l'amour avec entrain. Dan ne s'asseyait jamais s'il pouvait rester debout. Il faudrait jamais s'asseoir à un concert ; c'était pas du théâtre, bordel, ni du cinéma, c'était de la musique. La première fois qu'il était venu à Édimbourg, il avait eu une invit pour aller voir Prefab Sprout au Queen's Hall et il s'était retrouvé au balcon sur un siège numéroté, mais il était resté debout malgré tout, le regard rivé sur la tête des musiciens en contrebass, à essayer de déchiffrer leur liste de morceaux qui se trouvait pile en dessous de lui, scotchée à la scène. Ce soir, par contre, il avait sa place de choix : appuyé contre le mur, aussi près de la sortie que possible. Dan aimait bien Billy – un type grisonnant de Louisville qui faisait de la country alternative – mais impossible de le deviner derrière son visage impassible ; il ne prenait même pas de notes, il se contentait d'absorber ces éléments du concert qui feraient un bon papier, il pensait à ce qu'il pourrait faire d'autre de ce matériau, en quoi il pourrait le transformer, contre de l'argent.

À la fin, il sortit de la salle et marcha dans Clerk Street, il n'était pas à l'affût de visages connus ni de l'odeur d'une pinte, et se mit en route vers la maison. Katelin serait déjà couchée et endormie, dans un abandon profond et animal, sur le dos, les bras au-dessus de la tête, comme une enfant. Ils n'avaient

pas les mêmes horaires, et lorsqu'il se glissait dans le lit à côté d'elle, il s'endormait facilement grâce à sa respiration régulière, ce doux métronome, et c'est à peine si elle changeait de position parfois : elle dormait du sommeil du juste.

Il se trouvait du mauvais côté d'Édimbourg et il était déjà onze heures et demie, mais quelque chose dans cette ville le poussait à la parcourir à pied, à ne pas prendre un bus ou héler un taxi. Il la considérait comme le grand amour de sa vie en matière d'architecture, austère et majestueuse, mais de plus en plus branchée. Elle était tout à la fois ancienne et moderne. Comparée à Sheffield – bon, le Sheffield qu'il avait quitté au début des années 1980, bien sûr – c'était Xanadu, sans blague. Il faut bien avouer qu'à l'époque, Katelin constituait l'attrait principal de la ville et que, sans elle, Édimbourg aurait été nettement moins attirant, mais malgré tout... Dan s'y était senti chez lui, et c'était toujours vrai.

Il traversait le pont George-IV, tête baissée, mains enfoncées dans les poches de son blouson en cuir, écouteurs dans les oreilles, iPod en mode aléatoire, il faillit donc faire une crise cardiaque quand Duncan Lomax l'attrapa énergiquement par l'épaule, comme un policier avec un mandat d'arrêt.

“Bon sang, Duncan ! dit Dan en retirant ses écouteurs. Tu veux me tuer ou quoi ?”

Duncan se mit à rire et donna un petit coup à Dan entre les omoplates. “Ça fait presque un kilomètre que je te suis, mec, et je t'ai enfin rattrapé. Tu fuis quelqu'un ?

— Je veux juste rentrer chez moi fissa.

— T'étais au concert de Bonnie Billy ?

— Ouais, toi aussi ?

— Ouep, une invit de dernière minute. Quel connard il fait, parfois.

— Comme nous tous.

— Oui, pas faux. Regarde...” Duncan descendit de son épaule son sac à dos de l'armée et plongea la main dedans pour en ressortir un CD sans pochette, sans image, juste un boîtier plastique avec une liste de titres manuscrite. Dan sourit.

“Alors, qu'est-ce que c'est cette fois ? demanda-t-il. Le prochain truc énorme ? Encore ?

— Willie Dundas, un pêcheur d'East Neuk, bon Dieu, qui joue de la guitare comme Rory Gallagher et chante comme John Martyn.

— Ouais ouais ouais...

— Je te jure. Écoute-le.”

Il fila le CD à Dan. Duncan avait une oreille exceptionnelle pour repérer les talents les plus excentriques, originaux, hallucinants, et il les dégotait pour beaucoup dans son magasin de disques en faillite de Jeffrey Street : des zicos trop introvertis pour chanter leurs propres louanges, qui composent musique et paroles dans leur piaule chez papa-maman, des morceaux qui sans Duncan seraient voués à ne jamais être écoutés. C'était toujours la même chose avec Duncan, mais ça ne dérangeait pas Dan : c'était quoi la vie, sinon une quête de l'album le plus parfait qui manquait à leur collection, enregistré par le génie que personne d'autre n'avait encore découvert ? Ils se remirent en route, Dan adoptant l'allure plus tranquille de Duncan ; ils marchaient côte à côte dans l'agréable quiétude de la vieille ville un soir tard en pleine semaine.

“Un whisky, ça te dit ? demanda Duncan.

— T'as vu l'heure ?

— Oh, arrête... tu sais bien qu'y a rien de mieux qu'un after avec Duncan Lomax.” Ce qui fit rire Dan. Duncan le poussa du coude. “Juste une goutte, lança-t-il en en faisant des caisses avec son accent d'Édimbourg. Eh, où est le mal ?”

Nulle part, se dit Dan, et c'était vrai, alors ils prirent la direction de Niddry Street, où ils pénétrèrent dans la semi-obscurité du Whistle Binkies, ouvert jusqu'à 3 heures du matin, musique live tous les soirs, et qui pétait le feu à minuit passé quand ils franchirent la porte.

Il était rentré chez lui à deux heures et demie, se glissant dans le hall d'entrée calme et silencieux avec des précautions exagérées de gars légèrement éméché, ce qui ne l'avait pas empêché de réveiller McCulloch, le brave petit jack russell, qui s'était levé de son panier avec l'air résigné d'un antique domestique et avait suivi Dan jusqu'à son bureau sous les combles, tout en haut de la maison. C'était vraiment une pièce mal fichue, mansardée,

avec une seule petite fenêtre, mais qui donnait à l'ouest, ce qui signifiait qu'un soir sans nuage elle laissait entrer un flot de lumière sur le parquet sombre. Elle était meublée d'un bureau industriel fendillé et plein de rayures, flanqué d'une vieille lampe d'architecte récupérée dans les bureaux d'une minoterie d'Édimbourg ; un fauteuil Eames authentique, cuir noir et armature métal ; une platine, un lecteur CD et une station d'iPod ; trois meubles en acier sur mesure pour ranger les vinyles et les singles, un quatrième pour les CD. Il avait aussi conservé ses cassettes, par centaines, mais elles étaient dans leurs boîtiers plastique à la cave. Un mur consacré aux livres, un autre à une gigantesque carte du monde, et le troisième couvert de souvenirs, tous chers au cœur de Dan. Une photo en noir et blanc dédiée de lui avec Siouxsie Sioux après un concert à Manchester en 1984. La photo officielle encadrée de l'équipe des Sheffield Wednesday qui avait remporté la League Cup en 1991. Une affiche de la tournée aux États-Unis d'Echo and the Bunnymen pour l'album *Evergreen* – la tournée sur laquelle il les avait suivis, au sens toujours fourré avec eux, pour documenter et écrire leur bio officielle. Des photos d'Alex, des dessins de lui au feutre et au crayon, et un poème pour la fête des pères, abondamment illustré par Alex, alors âgé de huit ans :

*He plays guitar and drives our car and makes me chips for tea.*

*He plays football, he's good in goal and his favourite person's ME!*

Des photos de Katelin tenant Alex dans ses bras, le poussant sur une balançoire, maintenant ses pieds en l'air tandis qu'il faisait le poirier. Une photo de tous les trois les yeux agrandis de bonheur le soir où Alex avait obtenu ses résultats exceptionnels à la fin du lycée. Et là, au milieu de tous les autres, un cliché de Dan et Katelin, où ils ont l'air de gosses, debout devant un immense bougainvillier dans une allée ombragée de Carthagène, ils ne sourient pas à l'objectif mais l'un à l'autre, comme deux

1. "Il joue de la guitare, c'est pas un chauffard, et il me fait des frites parfois. / Il joue au football, c'est un bon goal et sa personne préférée c'est MOI !" (Toutes les notes sont de la traductrice.)

complices d'une blague. C'est à peine s'ils se connaissaient, à l'époque. Dan ne se rappelait plus qui avait pris la photo.

Assis derrière son bureau, il laissa son regard vagabonder sur son passé. Ce mur, c'était l'histoire de sa vie ; il le maintenait debout dans cette maison de Stockbridge, avec son jardin tout en longueur, son abri à vélos, et sa porte d'entrée peinte en bleu des Sheffield Wednesday. Katelin et lui avaient d'abord été nomades : cinq logements en cinq ans. Puis il avait écrit une histoire du *NME*<sup>1</sup> (brillamment précoce et obsessionnelle) et obtenu pour ça un à-valoir à peu près décent, le genre d'avance qu'on ne voit plus dans le monde de l'édition musicale par les temps qui courent, et soudain l'époque où on crèche à droite à gauche était révolue, les matelas à même le sol, les moisissures au plafond, les ampoules nues, les kilims cloués aux fenêtres qui maintenaient leur chambre dans un crépuscule miteux. Bon Dieu... par contre, c'était carrément autre chose au quotidien. Elle étudiait l'espagnol à l'université, et Dan passait ses soirées à écumer les salles de concert et ses journées à écrire des papiers non commandés pour le *Scotsman*. Ils vivaient de la bourse de Katelin et d'un billet de 10 de temps en temps que Dan gagnait avec ses critiques. Ils s'étaient rencontrés en Colombie, dans un bar de Bogotá. Katelin était une rousse robuste et intrépide originaire de Coleraine, elle avait du cran, la peau aussi blanche que le lait, même après deux mois à parcourir l'Amérique du Sud. Elle parlait parfaitement espagnol, buvait comme un trou et chantait des ballades irlandaises paillardes quand elle était bourrée – des trucs cochons, selon ses propres termes. Pour la première fois depuis son arrivée dans le pays, Dan commençait à passer un bon moment.

Ils étaient restés ensemble. En septembre, elle était retournée à l'université terminer son année, et Dan avait rendu visite à ses parents à Sheffield pour les tenir au courant de son avenir, puis, avec son sac à dos et sa guitare, il avait parcouru à pied et en stop la longue route qui le séparait d'Édimbourg. Lorsqu'il avait finalement toqué à la porte de l'appartement de Katelin sur Marchmont Road, il avait des trous à ses tennis, des ampoules

1. Le *New Musical Express* (mythique magazine musical hebdomadaire britannique).

sur la plante des pieds et pas mangé depuis un jour et demi. Il avait attendu sur le seuil, étourdi, à moitié affamé, et durant les quelques minutes qu’il avait fallu à Katelin pour répondre, il avait envisagé la possibilité qu’elle soit horrifiée de le trouver là, ou – pire – qu’elle n’ait pas d’existence réelle. Mais alors la porte s’était ouverte et Katelin était là, avec toute sa chair et ses os, assemblés exactement comme dans son souvenir. Elle avait souri et dit : “T’en as mis du temps, putain”, et voilà.

C’était loin, tout ça, très très loin. Assis derrière son bureau, tout là-haut, quelques minutes avant 3 heures du matin, Dan laissa se déverser dans son esprit ses pensées imbibées de whisky à propos du temps qui passe et de sa course effrénée, indifférente. Ça le menait tout droit vers la mélancolie, mais il se souvint juste à temps de Willie Dundas, sortit le disque de sa poche de blouson, le glissa dans son lecteur CD, et immédiatement la pièce fut inondée par une intro à la guitare qui fit sourire Dan : d’abord, un seul accord qui planait dans l’air comme une promesse, puis un riff rapide et mélancolique, et enfin la voix de Willie, grave, moelleuse, impressionniste, posant les paroles avec négligence, comme s’il était ivre, ou avait à peine l’énergie de les articuler. C’était une sorte de génie, mais Dan connaissait les trouvailles de Duncan ; des types si pénétrés d’intégrité artistique qu’il était impossible de les déloger de leur bateau de pêche, de leur piaule ou de leur abri de jardin. Dan laissa la musique tandis qu’il allumait le Mac pour un petit tour rapide sur Twitter, il eut une pensée pour Willie Dundas, qui chantait sur son bateau en mer du Nord, et il se demanda s’il se serait laissé convaincre de chanter dans une salle remplie d’étrangers, au Whistle Binkies par exemple.

Twitter fit resplendir son bleu éclatant sur l’écran face à lui, et un flot de tweets apparut sur son mur, dans toute leur splendeur autocentrée. Vingt-huit notifications de personnes auxquelles il était à peine lié. Sept messages directs de personnes qu’il connaissait vraiment, mais rien qui appelait une réponse à 3 heures du mat’. Il fallait faire gaffe à pas passer pour un dingue en laissant des messages aux petites heures de la nuit sous l’emprise du Laphroaig. Il faisait défiler distraitement le fouillis de

posts, avec ce détachement vide que Twitter faisait toujours naître en lui, et il s'apprêtait à éteindre pour aller se coucher quand une nouvelle notification se mit à clignoter à l'écran. Kev Carter. Un message de Kev Carter, ça valait toujours le coup, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Dan se rapprocha de l'écran, puis recula brusquement, comme s'il avait pris une claque.

Hé @DanLawrenceMusic, tu te souviens d'Alison Connor ?  
Regarde ce qu'elle fait... putain elle est connue !

@CarterK9

@AliConnorWriter

Alison Connor. Bon Dieu. Dan fixait son image.

Alison Connor.

Alison Connor.

@AliConnorWriter.

C'était la première fois qu'il posait les yeux sur elle en, quoi, trente ans ? Dieu tout-puissant. C'était la même : plus vieille, évidemment, mais la même. Il cliqua sur son nom et sa page s'afficha, puis il cliqua sur sa photo et elle emplit tout l'écran. Il en eut la bouche sèche, c'était ahurissant, parce que ça faisait trois décennies qu'il s'était efforcé de tourner la page. Mais elle était toujours aussi jolie, intelligente, vulnérable d'une certaine manière. Bon Dieu. Il étudia son visage. Ouais, elle était juste incroyable. Il retourna sur son profil :

<b>Ali Connor</b>	<b>Tweets</b>	<b>Abonnements</b>	<b>Abonnés</b>
@AliConnorWriter	<b>165</b>	<b>180</b>	<b>67,2K</b>

Écrire des livres, écouter ma  
musique, m'estimer heureuse.

📍 Adélaïde, SA

📅 A rejoint Twitter en novembre 2011

Dan se carra dans son fauteuil, croisa les bras et contempla le monde dans lequel il vivait : le même qu'Alison Connor qui, à son insu, s'était installée en Australie-Méridionale et était

devenue romancière. Une romancière à succès, à en croire les stats.

“Bon Dieu mais Dan qu’est-ce que tu as besoin de faire sur ton ordi à cette heure-ci ?”

Katelin s’était levée de leur lit, était montée à l’étage, avait ouvert la porte et était en train de l’observer, appuyée contre le chambranle, clairement contrariée, et il n’avait absolument rien entendu. Il se sentit vaguement coupable, et immédiatement après sur la défensive.

“Des tas de trucs, dit-il. Tu dors peut-être mais la moitié du monde est réveillée.

— Je ne dors pas, Dan. Ta musique s’est infiltrée dans mes rêves.

— Oh, désolé, je t’ai réveillée ?”

Elle haussa les épaules, se radoucissant légèrement. “En fait non, je suis allée aux toilettes, mais une fois réveillée, j’entendais la musique à travers le plafond.” Elle passa une main dans ses cheveux, qui partirent dans tous les sens, elle avait donc l’air un peu comique comme ça, debout devant lui, un peu ronchon, dans son pyjama écossais.

“Bon, dit-il. Désolé. Willie Dundas, pêcheur d’East Neuk.

— Formidable. Tu peux le faire taire et venir te coucher ?

— Ça marche.” Il la regarda et lui sourit mais n’éteignit pas son Mac. “Je note juste quelques trucs à propos de Billy.” Bon sang, se dit-il. Mais pourquoi je mens ?

Elle leva les yeux au ciel. “Maintenant ? Vraiment ? Ça peut pas attendre ?

— Je te promets d’être avec toi dans cinq minutes.

— Oh, McCulloch est ici, lui aussi.

— Il m’a suivi. Je le ramènerai en descendant.

— Cinq minutes.

— Ouep.”

Elle le regarda comme s’il n’y avait plus rien à faire pour lui, avant de tourner les talons et de redescendre à pas feutrés, pieds nus. Il fallait vraiment qu’il y aille ; il n’avait rien à écrire sur Billy, rien qui le retienne en haut, et il était claqué. Mais il resta là à traîner un peu, les yeux rivés sur @AliConnorWriter, juste une minute de plus – deux minutes – trois minutes. Difficile de la quitter, si vite après l’avoir retrouvée. Pendant près de dix



minutes, au final, il observa sa photo, fit défiler ses tweets, puis tapa son nom dans Google et tomba sur une mine d'informations à propos de l'ascension fulgurante d'Ali Connor. Là il se dit : Et puis merde. Il retourna sur son profil Twitter, cliqua sur l'icône "Suivre", referma son ordi portable d'un coup sec, coupa Willie Dundas et descendit avec McCulloch.

ADÉLAÏDE,  
12 OCTOBRE 2012

L'amie de la mère d'Alison Connor avait émigré grâce au système Ten Pound Poms, elle s'appelait Sheila ; le nom parfait, se plaisait-elle à dire, pour bien s'intégrer en Australie. Elle avait fait la traversée de Southampton jusqu'à Adélaïde par un de ces passages assistés qui ne coûtaient rien, avec la promesse d'une nouvelle vie à Elizabeth et d'un travail dans l'usine automobile Holden ; c'est là qu'elle avait rencontré puis épousé Kalvin Schumer, ingénieur, un Australien pure souche né et élevé à Adélaïde par des parents allemands, l'homme le mieux bâti sur lequel elle ait jamais posé les yeux. Le week-end, il cherchait à lui plaire en l'emmenant dans le désert, loin au nord de la ville, où il tuait des kangourous roux pour les donner à manger à ses chiens, et ramassait des serpents sur la terre ocre avant de leur éclater la tête en les fouettant sur un rocher.

On pouvait lire tout ça dans ses lettres. Pendant un certain temps après son arrivée en Australie, elle en avait envoyé une par mois, une correspondance consciencieuse et lyrique qui avait le don de taper sur les nerfs de Catherine. Elle avait connu Sheila Baillie quand elles vivaient dans la même rue, petites filles, puis la famille Baillie avait déménagé à Liverpool et Catherine n'avait revu Sheila qu'une seule fois, à son propre mariage avec Geoff Connor, mais Sheila s'accrochait à leur amitié, sans jamais percevoir l'étendue de l'indifférence de Catherine, ni ses liens étroits avec la bouteille, aussi ignorait-elle que ses lettres d'Australie-Méridionale, pleines de verve et de ce zèle propre aux nouveaux arrivants, ne faisaient qu'ajouter un peu plus de misère et d'amertume à l'âme de Catherine en exhibant

devant elle un monde débordant de vie, si éloigné de sa morne et terne orbite.

Rien de morne dans les lettres de Sheila, loin de là... Elle décrivait par le menu ses aventures de son écriture ronde et engageante, mitraillant la page de points d'exclamation, comme si le climat tropical et les araignées mortelles n'apportaient pas déjà leur lot d'exotisme et de surprise, comme s'il lui fallait planter des petits drapeaux partout au cas où son auditoire manquerait les meilleurs morceaux. Ses récits de voyage étaient lus à voix haute à la jeune Alison chaque fois que Catherine recevait par avion les lettres bleu pâle aussi fines que des mouchoirs. Si Catherine avait répondu à Sheila, inutile de préciser que les histoires du pays des kangourous auraient continué à affluer, mais la mère d'Alison ne lisait pas, n'écrivait pas : elle buvait. Elle n'avait prêté attention qu'à la première lettre, qui l'avait mise très en colère, sans qu'Alison sache pourquoi. Après ça, elle les ramassait sur le paillason et les tenait du bout des doigts, comme des kleenex usagés, l'air désobligeant, et lançait des piques du genre : "La chaleur, la poussière, et ces araignées à la con. Elle croit quoi ? Que ça nous intéresse ?" Puis elle laissait tomber l'enveloppe encore fermée dans la poubelle de la cuisine et, un peu plus tard, quand la voie était libre, Peter, le frère d'Alison – qui avait six ans de plus qu'elle – allait la repêcher au milieu des feuilles de thé et des épiluchures, la décachetait à l'aide d'une lame de couteau façon pirate, et organisait dans sa chambre l'heure du conte : ils s'asseyaient tous les deux en tailleur sur son lit, et il lisait la lettre à voix haute à sa sœur.

Les récits de Sheila inspiraient courage et détermination à Alison. Elle les conservait comme des totems, glissant chaque nouvelle lettre entre son sommier et son matelas, et lorsqu'elles cessèrent d'arriver, quand Sheila cessa d'écrire à Catherine, Alison se sentit perdue. Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle aurait pu y répondre elle-même ; oui, elle était si jeune, elle n'aurait pas su comment faire, elle manquait de confiance, et d'argent pour le timbre, et elle avait Catherine pour mère. Mais elle chérissait ces lettres, les lisait et les relisait jusqu'à en mémoriser les meilleurs passages, si bien que le jour où Catherine trouva la planque et jeta les lettres au feu en guise de punition

pour trahison et tromperie, Alison les avait encore en tête et était capable d'en réciter des paragraphes entiers, avec révérence, comme s'il s'était agi de sonnets ou de psaumes.

*Il y a des cacatoès dans les arbres, ici, ils sont blancs avec des huppées jaunes, et ils font un bruit de tous les diables ! Ils mangent les prunes de notre jardin et nous fixent de leurs petits yeux noirs effrontés. Les koalas, doux comme le miel, se roulent en boule sur les branches des eucalyptus géants et dorment indéfiniment, comme de vieux messieurs après le déjeuner du dimanche. Les araignées sont grosses comme la main d'un homme quand on leur écarte les pattes. T'imagines ? ! Mais c'est pas d'elles qu'on se méfie – les tueuses ce sont les veuves noires à dos rouge, beaucoup beaucoup plus petites, mais mortelles quand on les énerve. Calvin dit de toujours regarder dans la boîte aux lettres avant d'y fourrer la main !*

*Et la chaleur ! L'herbe du jardin fait de la vapeur le matin quand le soleil commence à taper et parfois la route se met à fondre ! On arrive quand même à faire pousser des fleurs. Les flamboyants poussent bien, tout comme les pétunias et les pensées si on leur donne beaucoup d'eau. Mais il y a des petits nuages de poussière à mes pieds quand je jardine et même si le désert est loin, il m'apparaît, rouge et brûlant, et je n'oublie jamais sa présence.*

*C'est un pays fabuleux, Catherine, un pays né sous une bonne étoile, et tu comprendras ce que je veux dire quand tu viendras nous voir. Viens donc !*

Ces mots vivaient en Alison, une fois lus par Peter. *Et tu comprendras ce que je veux dire quand tu viendras nous voir.* Est-ce que cette Sheila les attendait vraiment ? Est-ce qu'il y avait la moindre chance qu'Alison et Peter grandissent dans un endroit aussi lointain qu'Elizabeth à la place d'Attercliffe ? Peter n'en savait rien, et ils ne pouvaient pas demander à leur mère : ni ça, ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs. Catherine Connor n'avait aucune patience pour les questions. Qui la rappelaient à ses responsabilités.

C'est ainsi que chaque fois qu'un journaliste l'interrogeait sur les raisons de son installation à Adélaïde, ces souvenirs – tous

sans exception, le plaisir comme la peine – rejaillissaient dans l'esprit d'Ali Connor. Le climat, répondait-elle. Les Adelaide Hills, la ville si charmante, l'océan infini, la nourriture, les perroquets aux couleurs arc-en-ciel, les aubes lumineuses inondées de soleil, les nuits noir d'encre, l'espace pour écrire. Tout cela, c'étaient les raisons qui l'avaient fait rester, mais aucune d'entre elles n'expliquait pourquoi elle était venue. Elle gardait ça pour elle, n'en avait pas parlé à son mari, ni même à Cass Delaney, qui pensait connaître jusqu'au dernier cadavre dans le placard d'Ali. Elles étaient assises dans un café de North Adelaide, elles venaient de se retrouver après la semaine de travail de Cass à Sydney, et Cass avait déjà entendu Ali trois fois ce jour-là : deux à la télé, dans *News Breakfast* et *Sunrise*, une autre à la radio, et bientôt Ali retournerait dans les studios d'ABC pour un pré-enregistrement avec la BBC. Cass en était toute retournée, elle vivait la médiatisation d'Ali à fond, par procuration – mais putain, pourquoi Ali avait toujours l'air si évasive ? se demandait Cass.

“Toutes ces platitudes ! Arrête un peu avec les paysages, ça te donne l'air prétentieux.

— Ben t'as qu'à pas écouter, alors, dit Ali. D'ailleurs je préférerais, pour être honnête. Ça me rend nerveuse.

— T'as l'air coincée, comme si t'avais pas envie d'être là. Eh, ma vieille, t'es une Australienne ! Montre-le un peu, lâche-toi, crache le morceau. Raconte-leur comment tu as dragué Michael en Espagne, et qu'il t'a suivie comme un petit chien triste pendant des semaines avant que tu cèdes et traverses le globe avec lui.”

Ali éclata de rire, puis elle but un peu de son café. “Honnêtement, Cass, je suis moi-même, et si ça ne tenait qu'à moi, je refuserais toute cette promo. Je le fais uniquement pour Jade, cette fille adorable qui bosse dans ma maison d'édition. Elle se donne tellement de mal, je lui dois bien ça.

— Allez... profite un peu d'être sous le feu des projecteurs avant que ça s'arrête.

— Je préférerais que tu le fasses à ma place. Tu serais tellement meilleure que moi.

— C'est sûr que moi j'ai pas peur d'être le centre de l'attention...

— Ce que j’aime, moi, c’est être à mon bureau et inventer des histoires, et ne pas avoir à m’habiller ou me laver les cheveux si j’en ai pas envie.

— Ouvre un peu les yeux, lui dit Cass. Tu es célèbre, maintenant, que tu le veuilles ou non, et si tu n’arrives pas avec ta petite histoire à raconter, si t’es pas un peu chaleureuse, les gens vont commencer à ne plus t’aimer. Tu voudrais pas que le vent tourne, quand même.

— C’est des conneries. Je ne suis pas célèbre du tout”, répondit Ali. Elle jeta un regard autour d’elle, à tous ces gens qui ne se rendaient compte de rien, occupés à manger, bavarder et passer commande. “Tu vois ? Tout le monde s’en fiche. Mon livre, lui, est assez connu, mais je parie que la moitié de ceux qui l’ont lu sont incapables de citer le nom de l’auteur, Dieu merci.” Elle se pencha en avant, les coudes sur la table et le menton posé sur les deux mains. “Bon alors, comment s’est passée ta semaine ?

— Moyen, dit Cass. Débordée, comme d’hab. J’ai écrit un gros article pour le magazine. « L’avarice ou la nouvelle orthodoxie économique », si ça t’intéresse.

— Euh... pas vraiment”, dit Ali en secouant la tête.

Cass rigola et lui fit un clin d’œil. “Hé, tu comptes venir à Sydney un de ces jours ? J’ai un nouveau copain, un Australien, il est d’origine chinoise, un peu petit à mon goût mais ils font tous la bonne taille quand ils sont allongés.

— Ouhhh, et comment il s’appelle ?”

Cass fit mine de réfléchir un instant. “Non, dit-elle, son nom m’échappe.”

Ali rit à son tour et demanda : “Il est beau, quand même ?

— Disons qu’il mettrait pas le feu à Sydney Harbour mais qu’il est plutôt mignon. Viens juger par toi-même, mais grouille-toi avant que je le dégage.

— Oui, oui, je vais faire ça. Mon éditrice me réclame un rendez-vous, elle veut que je rencontre son patron pour discuter du prochain livre.

— Et il y a un prochain livre ?

— Aucune chance.

— Toujours en panne d’idées ?

— Non, j'en ai des tonnes, mais aucune qui soit dans la veine de *Tell the Story, Sing the Song*.

— Ouais, je vois, ils veulent la même chose, en gros ?

— Exactement. Je ne sais pas encore si je suis prête à me plier à ça pour leur faire plaisir.

— Tu as écrit le nouveau *Les oiseaux se cachent pour mourir*, ma puce, tu peux faire ce que tu veux. Tu ne manges pas ton gâteau ?”

Elle fit non de la tête. “Je t'ai dit que j'en voulais pas. Juste un café.

— Allez... ! On veut pas entendre ton ventre gargouiller à la radio.”

Ali secoua la tête et regarda l'heure sur son portable. “Je vais faire un saut chez moi avant l'interview.

— Hein ? Pourquoi ?” Cass était censée la conduire là-bas. C'est ce qui était prévu.

“J'en ai envie, je ne sais pas trop pourquoi.” Ali se leva et vida sa tasse de café. “J'ai le temps : on ne m'attend pas à Collinswood avant quarante-cinq minutes. J'irai seule en voiture directement de chez moi, t'en fais pas.

— Tu vas être en retard.

— Non !

— Sérieux, Ali, sois pas en retard pour la BBC. C'est ton peuple, après tout.”

Ali se mit à rire. “Cass, tu dis de ces conneries. Y a même pas cinq minutes tu me disais que j'étais une Australienne.” Elle mit son petit sac à dos noir en cuir à l'épaule et repoussa ses cheveux en arrière pour dégager ses yeux, glissant quelques mèches derrière les oreilles. Son joli visage était pâle, se disait Cass, son regard fatigué, et elle était peut-être un peu trop mince.

“Dieu merci c'est de la radio, dit Ali comme si elle avait lu dans ses pensées. Peu importe à quoi je ressemble, c'est déjà ça.

— Tu es ravissante, comme d'habitude, dit Cass. Mais un peu de rouge à lèvres serait pas du luxe, au cas où tu rencontrerais des chasseurs d'autographes.

— Très drôle”, lança Ali avant de lui envoyer un bisou et de tourner les talons.

Cass la regarda partir. Si elle se retrouvait sur une île déserte et devait choisir entre Ali Connor et Paul Newman jeune, il lui faudrait à regret pousser Paul à l'eau, parce qu'elle ne pouvait pas s'imaginer sans Ali, hors de question. Cass avait des tas d'amis à Sydney, hommes comme femmes, et elle adorait l'effervescence de la vie nocturne, mais bien souvent, le jeudi ou le vendredi venu, elle rentrait à Adélaïde où elle avait ses racines, et c'était d'abord pour Ali qu'elle revenait. Elle observa son amie se frayer un chemin dans le café bondé, ouvrir la porte donnant sur la rue, sortir dans la lumière du soleil, s'arrêter pour mettre ses lunettes, et puis elle n'était plus là.

“Je veille sur toi, ma chérie”, dit Cass en la regardant partir.

Il n'y avait qu'un bon kilomètre entre Jeffcott Street et chez elle, mais malgré ça, Ali se dépêchait, elle sentait bien que rentrer à la maison pour repartir ensuite en direction de Collinswood et être à l'heure à l'interview, c'était pousser un peu le bouchon. Elle aurait pu – elle aurait dû – rester avec Cass, prendre un deuxième café puis se laisser conduire tout en douceur dans sa voiture de société, une Mercedes climatisée et silencieuse, jusqu'aux studios d'ABC, où elle serait arrivée bien à l'heure et sereine. Mais elle s'était retrouvée en face de trois présentateurs ce jour-là, avec leur cargaison de questions personnelles, et elle ressentait le désir impérieux de fermer la porte au monde quelque temps, même à Cass. Elle courait à moitié, tête baissée, déterminée, dans les rues de North Adelaide, et lorsqu'elle arriva chez elle, son visage, son cou et ses bras nus étaient recouverts d'une fine pellicule de sueur, et elle sentit une vague de soulagement la submerger au moment de mettre la clé dans la serrure et d'ouvrir la porte. Une fois à l'intérieur, elle la verrouilla et resta quelques instants comme ça sur le parquet poli de l'entrée, haletante, laissant sa maison l'apaiser, absorber et dissiper ses tensions, la maintenir debout entre ses solides murs coloniaux.

Elle était très belle, cette imposante demeure en pierre calcaire dont Michael avait hérité. Ils étaient déjà mari et femme lorsqu'il l'y avait emmenée pour la première fois rencontrer sa famille, mais malgré cela sa belle-mère l'avait cantonnée sans attendre – et assez froidement d'ailleurs – à l'une des chambres



d'amis, et il avait fallu attendre douze mois de mariage révolus pour qu'elle consente à les laisser partager ouvertement une chambre, et un lit double. Margaret McCormack avait été une force de la nature aux allures d'impossible, indomptable et despotique tyran, convaincue que son fils était tombé dans le piège d'Ali, parce qu'après tout, qu'avait-elle à offrir ? Margaret ne trouvait aucun charme à l'accent anglais, était insensible à l'indéniable beauté d'Ali et le fait que la jeune femme se soit rapidement trouvé un job de barmaid dans un pub de Hutt Street l'avait exaspérée au plus haut point. Mais le jeune couple avait tenu bon, Michael avait dit à Ali que, s'ils se conformaient aux règles quand ils étaient dans la maison, sa mère finirait par l'apprécier. Et puis, avait-il ajouté, cet endroit était un vrai trésor : pourquoi aller payer un loyer pour quelque chose de moins bien alors qu'ils n'avaient pas les moyens ? Donc pendant une année, Michael – un homme marié, médecin de son état – avait avancé à pas de loup sur l'onéreux tapis d'Orient du palier du premier étage pour rejoindre Ali, qui l'attendait tout à fait éveillée dans son chaste lit simple.

Difficile d'imaginer, quand on n'avait pas la chance de connaître Margaret, qu'une telle situation puisse perdurer sans que personne ne bronche, mais ils s'étaient perfectionnés dans l'art du sexe en silence, et Margaret – qui devait bien se douter de quelque chose, vu qu'il aurait fallu être une imbécile pour passer à côté, ce qu'elle n'était pas – semblait satisfaite de voir sa suprématie intacte. Un an jour pour jour après son arrivée, Ali était montée à son étage et avait constaté que les draps de son lit avaient été retirés et que ses effets personnels – vêtements, affaires de toilette et produits de beauté – avaient disparu. Margaret, postée derrière elle sur le palier, lui avait alors dit ceci : “Vos affaires sont dans la chambre de Michael. J'ai demandé à Beatriz de les déplacer en votre absence. Inutile de la remercier, elle est payée rubis sur l'ongle. En revanche, vous pouvez me remercier moi.”

Margaret n'était plus là depuis longtemps, naturellement, mais Beatriz l'était encore et elle se trouvait justement assise devant le plan de travail en train d'écossier des petits pois quand Ali entra dans la cuisine. La vieille dame avait comme à son habitude remonté ses longs cheveux gris en turban, et elle portait une robe

d'intérieur au charme désuet, démodée, avec un motif à fleurs et des boutons dorés, pour garder sa tenue propre. Ses doigts experts s'affairaient autour des petits pois et son visage, large et franc, se plissa en un sourire affectueux dès qu'elle vit Ali.

“Ali, ma fille”, dit-elle. Elle lui tendit une cosse pleine et Ali la prit, l'ouvrit et fit dégringoler les petits pois dans sa bouche. Le regard de Beatriz était plein d'amour.

“Je ne fais que passer, articula Ali entre les petits pois. Il faut que j'aille du côté de Collinswood, dans les studios.”

Beatriz secoua tristement la tête. Elle avait des yeux si expressifs, se disait Ali, capables de transmettre toutes les émotions : joie, désir, peine, dédain, colère, amusement. Pour l'heure, ce n'était que de la pitié.

“Toujours occupée, dit-elle. Toujours débordée, toujours à courir quelque part, jamais le temps de t'asseoir avec moi pour écosser les petits pois.” Son accent portugais était toujours aussi prononcé même après presque soixante années passées à Adélaïde, mais il suffisait de bien écouter, c'était comme apprendre à aimer un autre genre de musique.

Beatriz baissa la tête, retournant à sa tâche, et Ali l'observa un moment puis demanda : “Comment va ta hanche aujourd'hui, Beatriz ?”

Celle-ci leva les yeux et répondit : “Toujours pareil.

— Ne reste pas assise trop longtemps. Va faire une promenade, fais-la bouger, cette hanche. Pique une tête, laisse-toi tenter.”

Beatriz éclata de rire, la tête renversée en arrière puis dit : “Tu sais comme je déteste être mouillée.

— Ça a des vertus thérapeutiques. Et il y a une piscine ici dont plus personne ne profite.” Elle prit un verre dans le placard et se servit de l'eau de la bouteille qu'ils laissaient au frigo. C'était incroyablement froid, et Ali en eut mal aux tempes, comme des coups de couteau, et aussi aux dents. Beatriz s'était remise aux petits pois et Ali sortit, par la porte de derrière restée ouverte, faire un tour dans le jardin, où l'arrosage automatique s'était enclenché et aspergeait la pelouse. Une petite nuée de loriquets arc-en-ciel dansaient au milieu des jolis arcs tracés par l'eau, et quand Ali fit voler ses sandales pour aller les rejoindre sur l'herbe humide, ils lui lancèrent des regards perçants, sans

se replier. Elle traversa la pelouse jusqu'à la piscine – un étroit rectangle bleu-vert frémissant contre la vieille pierre qui l'entourait –, remonta sa jupe et s'assit tout au bord, les pieds et les mollets dans l'eau, quasiment jusqu'aux genoux. Puis elle s'allongea, laissant la chaleur de la pierre et la fraîcheur humide de l'herbe la soutenir tandis que l'eau lui léchait les jambes dans un mouvement presque imperceptible. Elle ferma les yeux devant le ciel trop bleu et prêta l'oreille aux cris stridents des oiseaux et au crépitement des gicleurs, elle laissa ses pensées flotter librement ; puis une ombre obscurcit son visage et elle entendit la voix de Stella.

“Maman, ta jupe est trempée.”

Ali ouvrit les yeux. Stella, d'une beauté impassible, la regardait d'en haut. Elle avait dix-sept ans, les cheveux châtain foncé d'Ali et ses yeux noisette, son nez, sa bouche et son menton aussi : mais son attitude n'appartenait qu'à elle.

“Mais tu fais quoi, là, en vrai ? T'as l'air trop bizarre.”

Ali referma les yeux. “Je me rafraîchis, je décompresse, répondit-elle puis, après une pause : Évite ce genre de commentaires, Stella.”

Celle-ci se laissa glisser au sol près de sa mère avant de croiser les jambes, puis Ali ouvrit un œil et jeta un regard oblique à sa plus jeune fille. Elle se mordillait l'ongle du pouce gauche en contemplant l'eau de la piscine.

“Ça va ?” demanda Ali.

Stella haussa les épaules.

“Hein ?” Ali se redressa et, une fois assise, elle constata que Stella avait dit vrai, sa jupe était bien trempée. “Stell, qu'est-ce qu'il y a ?”

De la maison, Beatriz cria : “Ali ! Cass est ici, en voiture, elle dit qu'elle t'emmène à Collinswood”, alors Stella lança un regard à Ali puis, levant les yeux au ciel, fit claquer sa langue en signe de désapprobation.

“Cass attendra, dit Ali à Stella. Elle n'était pas censée venir ici de toute façon.

— Peu importe”, rétorqua Stella. Elle se détourna, drapée dans un fatalisme sinistre. “Vas-y.

— Stella, qu'est-ce qui ne va pas, chérie ?”

Puis la voix de Cass se fit entendre, claire et forte, par les portes ouvertes. “Ali Connor, ton heure est venue ! blagua-t-elle, se trompant complètement sur l’ambiance du moment dans le petit paradis qu’était le jardin des McCormack.

— Lâche l’affaire, Cass, cria Ali.

— Essaie pas d’être cool, maman, fit Stella de ce ton monotone et méprisant dont les ados ont le secret.

— J’essaie pas d’être cool. Cass me gonfle, c’est tout. Qu’est-ce qui se passe, Stella ?

— Youhouuuuuuuu, Stella ma biche ! continua Cass, avec des grands gestes en direction du jardin, mais Stella la regarda à peine.

— Sérieux, maman, vas-y.

— Écoute, OK il vaudrait mieux que j’y aille mais on se retrouve après, d’accord ? Tout à l’heure ou demain matin. Il faut que je retourne aux studios pour...

— ... ton livre, je sais, je sais, allez, file.” Stella usait de cette voix monocorde et désabusée qui exprimait un ennui profond, et Ali savait qu’elle n’obtiendrait rien d’elle maintenant qu’elle était dans cet état d’esprit, elle la laissa donc au bord de la piscine, le regard mauvais s’attardant sur les ondulations à la surface de l’eau.

“Oh oh, un souci ? demanda Cass tandis qu’elles quittaient la maison.

— Ça passera”, conclut Ali.

Le livre. Le livre. Un très gros morceau, cinq cents pages, facile d’accès, sorti directement en poche et, de l’avis d’Ali, ni meilleur ni plus mauvais que ses trois précédents romans, qui avaient connu un succès modéré en Australie sans dépasser ses frontières. Mais *Tell the Story, Sing the Song* était officiellement un phénomène de librairie. Ça avait commencé tout doucement après la publication, puis les articles en ligne de critiques influents avaient fleuri, les ventes s’étaient envolées, les clubs de lecture s’en étaient emparé, son éditeur s’était dépêché de réimprimer, puis il y avait eu ce coup de fil à son agent début octobre depuis le bureau de Baz Luhrmann : donnez un chiffre pour les droits, avaient-ils dit ; Baz en veut tant, Nicole est partante, tout comme Hugh. Des milliers de livres s’écoulaient

chaque semaine à travers le monde, et l'à-valoir dérisoire d'Ali avait explosé en un temps record. Pour la première fois de sa vie elle vivait de sa plume et Jenni Murray, qui l'interviewait pour l'émission *Woman's Hour* sur BBC Radio 4, venait de lui demander ce que ça lui faisait.

“C'est irréel”, répondit Ali, le casque sur les oreilles, seule derrière la table recouverte de feutrine verte d'un studio d'enregistrement d'ABC. Par la vitre de séparation, elle regardait Cass, qui l'avait accompagnée jusque dans le studio et, assise avec les autres, se remaquillait tout en écoutant la discussion. Une jeune régisseuse mâchait du chewing-gum, profondément indifférente à ce qui se passait autour, mais elle gardait un œil vigilant sur les niveaux et les micros.

“Irréel et un peu obscène, compléta Ali.

— Obscène ? répéta Jenni Murray. Un choix de mot singulier.

— Eh bien, je me retrouve dans une situation singulière”, dit Ali. Voilà que ça recommençait, elle se renfermait dans sa coquille. Et elle était abasourdie par le son de sa propre voix dans ces circonstances. Sa famille et ses amis à Adélaïde trouvaient son accent britannique très marqué, donc risible, mais à présent qu'elle entendait les riches intonations légèrement snobs et tout en modulation de la journaliste, elle se rendait bien compte que sa voix à elle ne soutenait pas la comparaison. Elle manquait de corps, pensait-elle : un filet de voix hybride, un peu traînante. De son côté de la vitre, Cass faisait de grands gestes avec les mains pour la pousser à développer. Ali opina. *Ouais, ouais, calmos.*

“Est-ce que l'argent vous met mal à l'aise ?

— Ça me fait réfléchir à la nature arbitraire du succès.

— Donc vous ne pensiez pas, en commençant *Tell the Story*, tenir le bon filon ?

— Bien sûr que non, répondit Ali. Mes trois autres livres n'ont pas eu ce destin, et pour être franche je pense qu'ils n'ont pas moins de mérite que le nouveau. Parfois il arrive qu'un livre s'empare de l'imagination du public, enfin je crois.

— Alors comment expliquez-vous son succès ?

— C'est difficile. Si je le savais, je suppose que je l'aurais écrit plus tôt.” C'était censé être drôle mais à l'instant où les mots franchirent ses lèvres, elle sut que ça allait juste paraître impoli.

“Non, vraiment, poursuivit-elle histoire de se racheter, je crois qu’on y trouve quelques vérités à propos de la vie en Australie, de notre passé commun. Et c’est accessible, tout en amenant une certaine réflexion ; c’était en tout cas mon objectif. Il renvoie à beaucoup de préoccupations d’Australiens.

— Vous faites allusion à la cause des indigènes ?

— Oui, entre autres, et j’ai beaucoup à en dire, mais mon histoire s’attache à la pauvreté et, bien qu’elle concerne essentiellement et historiquement les Noirs, elle peut aussi toucher les Blancs, en particulier dans les zones rurales d’Australie-Méridionale ; je ne sais pas ce que vous savez de cet État, mais les zones rurales sont vraiment immenses. On y trouve par exemple une ferme d’élevage plus vaste que le pays de Galles, pour vous donner un ordre d’idée.

— Oui, effectivement, ça laisse perplexe. Et à quel point vous êtes-vous documentée ? Il y a tellement de niveaux de lecture dans ce livre, c’est peut-être la raison pour laquelle il parle à tant de gens différents.

— Merci, oui, j’espère que c’est le cas. J’ai fait des tonnes de recherches pour certains aspects du roman, et pratiquement aucune pour d’autres. La musique, par exemple, la jeune chanteuse aborigène, je l’avais parfaitement en tête avant de commencer.

— C’est un personnage extraordinaire. Elle existe vraiment ?

— Oui et non, répondit Ali. Comme la plupart des détails du livre.

— Je ne pouvais plus le lâcher, dit Jenni Murray. Vous avez écrit un roman fascinant, et dans le train, à Londres, cette semaine, j’ai vu tellement de gens en train de le lire.

— Il faut croire que le reste du monde s’intéresse davantage à Oz qu’on ne l’imaginait, dit Ali. Et puis, ça se passe à Adélaïde, et on entend rarement parler de cette ville. C’est ce qui rend le livre différent, peut-être, et attrayant.

— Parce que Adélaïde est différente et attrayante ?

— Oui, je crois. Sydney et Melbourne nous ont collé une étiquette : Adélaïde, c’est barbant. Mais je crois que c’est surtout par dépit. Pour moi, ça a toujours été un genre de paradis, dit Ali.

— Mince alors, des louanges !” Mais comme ce n’était pas une question, Ali ne répondit rien, donc Jenni Murray meubla.

“Vous vivez à Adélaïde depuis environ trente ans, mais bien sûr vous êtes une fille de Sheffield, c’est là que vous êtes née ?

— Oui, c’est exact.

— Et comment ils ont réagi, chez vous, après ce succès ?

— Chez moi ?

— Je vous demande pardon... je voulais dire à Sheffield, à Attercliffe.

— Oh”, dit Ali mollement. Elle eut une hésitation puis répondit : “Je ne sais pas. Je veux dire, je ne suis plus en contact avec personne là-bas.

— Pas avec votre famille ?

— Non.

— Donc votre chez-vous, dans tous les sens du terme, c’est vraiment Adélaïde ?

— Oui, à cent pour cent.”

Une fois dans la voiture de Cass, elle sortit son téléphone et l’alluma avant de faire défiler la myriade de messages et de notifications qui l’attendaient sur son écran. Elle avait refusé de s’inscrire sur Facebook quand son attachée de presse le lui avait suggéré, mais avait accepté à contrecœur d’être présente sur Twitter, et ça la surprenait toujours autant de voir qu’un outil aussi fondamentalement trivial, autocentré et basé sur la flagornerie soit tenu en si haute estime par tant de gens. Il n’empêche qu’elle engrangeait chaque jour de nouveaux followers, le moindre de ses posts était immédiatement liké et retweeté à l’infini, et si elle n’était pas dotée d’une bonne dose d’humilité et de bon sens, elle aurait sûrement commencé à croire qu’elle était adorée et adulée par des milliers de personnes. C’est absurde, se disait-elle, mais bon, nécessité fait loi...

“Je vais faire plaisir à Jade, je vais dire dans un tweet à quel point *Woman’s Hour* est une merveille, dit-elle à Cass.

— Bonne petite, voilà, c’est ça ! C’était top tout à l’heure, ma puce, t’étais très vive.” Elle tendit la main pour allumer la radio, et soudain la voix de Motormouth Maybelle remplit l’habitacle avec “Big, Blonde and Beautiful”. Cass en poussa des cris de joie et se mit à chanter ; Ali ronchonna.

“Sérieux ? lança-t-elle. *Hairspray* ?